



# Bruxelles, ma belle

## Arts

**Philippe Roberts-Jones**, BRUXELLES FIN DE SIÈCLE. Flammarion, 280 pp., 495 F.

Toute la richesse et l'efflorescence artistique de la capitale belge de 1880 à 1914.

La « bruxellisation », dans le jargon des urbanistes désigne le massacre d'une ville. C'est dire si Bruxelles, éventrée par des rocade, bétonnée à tort et à travers, détruite par pans entiers sans le moindre souci de logique ou d'esthétique, peut faire figure de ville martyre de l'urbanisme sauvage. C'est aussi la preuve qu'elle disposait d'un patrimoine architectural particulièrement riche. Plusieurs livres ont déjà dressé le catalogue de ses beaux restes. *Bruxelles fin de siècle*, ouvrage collectif sous la direction de Philippe Roberts-Jones vise un objectif beaucoup plus large. Il s'agit d'un panorama de l'activité intellectuelle et artistique entre 1880 et 1914 qui comprend aussi bien la peinture, la musique, la littérature que l'architecture. Une telle enquête permet de découvrir des trésors inconnus comme le néo-impresionnisme de Théo Van Rysselberghe, le mari de « la petite dame » la secrétaire d'André Gide, ou les bijoux de Philippe Wolfers mais surtout elle fournit une sorte de chaînon manquant dans l'histoire de l'art. Comment comprendre le symbolisme français sans Rodenbach ou Maeterlinck? Ou la réception de Wagner hors d'Allemagne si on ignore qu'elle a été très largement assurée par Bruxelles, puisque les Français, après la défaite de 1870, y étaient hostiles pour des raisons nationalistes. En fait la proximité de Paris constitue un handicap en faisant passer Bruxelles pour une simple succursale. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Lautréamont, Rimbaud ou Mallarmé y publiaient quand Paris ne voulait pas d'eux. Et dans les années 1880 déjà, les « déçus de l'opéra », c'est-à-dire de l'opéra de Paris, prenaient régulièrement le train de Bruxelles pour écouter Wagner ou Massenet, au Théâtre de la Monnaie, moins conformiste et plus ouvert aux créations contemporaines. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la conjonction de l'expansion coloniale et de l'essor d'une bourgeoisie industrielle et commerciale fait de Bruxelles un des grands centres culturels européens comparables à certains égards à Vienne. Entre la Sécession viennoise et l'Art nouveau de Bruxelles, les liens existent. Le peintre Fernand Khnopff triomphe en 1908 à Vienne et c'est l'Autrichien Joseph Hoffmann qui construit à Bruxelles le palais Stoclet décoré par des mosaïques de Klimt. L'Art nouveau ne reçoit pas un accueil unanime. C'est au nom du bon goût et des valeurs traditionnelles que ses détracteurs l'attaquent. « On voit trainer sur les façades avec une mollesse dégoûtante des protubérances bulbeuses; ils appellent cela les motifs de l'art nouveau », dit un vieil amateur dans *l'île des pingouins* d'Anatole France. Mais les artistes comme Verhaeren, Ensor, Vogels, Hankar, Van de Velde, Horta s'imposent rapidement et s'appliquent à recréer entièrement un cadre de vie cohérent. Ainsi dans l'hôtel Tassel dont la construction en 1893-1895 marque le véritable début de l'Art nouveau en architecture, Victor Horta apporte autant de soins à la réalisation de la décoration intérieure que du bâtiment lui-même. Le travail sur l'espace privilégie le rapport à la lumière par l'utilisation de miroirs, de vitraux, de lampes. Le monde végétal stylisé donne une tonalité d'ensemble qui se retrouve des sols aux boiseries. Toutes les créations de cette époque n'ont tout de même pas été détruites. Certaines ont récemment été remises en valeur comme les grands magasins Waucquez, construits par Victor Horta, devenus depuis quelques années le temple d'une autre spécialité belge: la bande dessinée. ♦